

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Marion de Lorme

Hugo, Victor

Berlin, 1831

Acte premier

urn:nbn:de:hbz:5:1-20097

ACTE PREMIER.

LE RENDEZ-VOUS.

PERSONNAGES:

MARION DE LORME.

DIDIER.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

DAME ROSE.

Blois.

(Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière en tapisserie. Dans l'ombre, un lit.)

Scène I.

MARION DE LORME, négligé très-paré, assise près de la table et brochant une tapisserie; LE MARQUIS DE SAVERNY, tout jeune homme blond sans moustache, vêtu à la dernière mode de 1638.

SAVERNY, s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.

Réconcilions-nous, ma petite Marie!

MARION, le repoussant.

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, insistant.

Un seul baiser!

MARION, avec colère.

Monsieur le marquis!

SAVERNY.

Quel courroux!

Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez . . .

SAVERNY.

Non pas! Je me souviens, ma belle.

MARION, *à part.*

L'importun! le fâcheux!

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.

Que devons-nous penser de la brusque façon
 Dont vous quittez Paris? et pour quelle raison,
 Tandis que l'on vous cherche à la place Royale,
 Vous retrouvai-je à Blois, cachée? . . . Ah! déloyale!
 Qu'est-on ici venu faire depuis deux mois?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois.
 Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre! et dites, madame,

Sont-ils libres aussi ceux dont vous avez l'ame?
 Moi, Gondi, qui passa, l'autre jour, devant nous,
 La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous;
 Nesmond, Le Pressigny, d'Arquien, les deux Caussades;
 Tous de votre départ si fâchés, si maussades,
 Que leurs femmes comme eux vous voudraient à Paris,
 Pour leur faire après tout de moins tristes maris!

MARION, *souriant.*

Et Beauvillain? . . .

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux. — Et le vieux président? . . . —

(Riant.)

Son nom déjà? . . .

(Riant plus fort.)

Leloup!

SAVERNY.

Mais en vous attendant,
Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah! qu'il aimerait mieux vous brûler! — Ça, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis?

MARION, *sérieuse et baissant les yeux.*

Marquis, précisément.

Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite;
Tous ces brillans péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon coeur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amourette est là-dessous cachée!

MARION.

Vous croiriez . . .

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir
Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un oeil noir.
C'est impossible. — Allons! vous aimez en province!
Clote un si beau roman d'un dénoûment si mince!

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons!

MARION.

Rose, quelle heure est-il?

(Dame Rose, du dehors.)

Minuit bientôt.

MARION, *à part.*

Minuit!

SAVERNY.

Le détour est subtil

Pour dire: allez-vous-en!

MARION.

Je vis fort retirée . . .

Ne recevant personne et de tous ignorée . . .

Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs . . .

Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit: je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine!

On m'assassinera.

SAVERNY.

MARION.

Mais . . .

SAVERNY.

Vous êtes divine!

Mais avant de partir je veux savoir de vous

Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.

Nous autres gens de cour, on nous croit têtes folles,

Médisans, curieux, indiscrets, brouillons; mais

Nous bavardons toujours et ne parlons jamais. —

Vous vous taisez? . . .

(Il s'assied.)

Je reste.

MARION.

Eh bien, oui! que m'importe!

J'aime et j'attends quelqu'un!

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte!

A la bonne heure! Où donc l'attendez-vous?

MARION.

Ici.

Et quand?

SAVERNY.

MARION.

Dans un instant.

(Elle va au balcon et écoute.)

Peut-être le voici.

(Revenant.)

Non.

(A Saverny.)

Vous voilà content?

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Où, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse

Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier.
Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, *éclatant de rire.*

Vrai?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, *riant.*

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là! c'est du Segrain tout pur.
Il va donc pour entrer escalader ce mur?

MARION.

Peut-être. — Maintenant, partez vite.

(*A part.*)

Il m'assomme!

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme?

MARION.

Je n'en sais rien,

SAVERNY.

Comment!

(*A Marion qui le pousse doucement vers la porte.*)

Je pars . . .

(*Il revient.*)

Encore un mot,

J'oubliais; un auteur, qui n'est pas un grimaud,

(*Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.*)

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, *lisant le titre.*

La Guirlande d'amour, à Marion de Lorme.

SAVERNY.

On ne parle à Paris que Guirlande d'amour,
Et c'est, avec le Cid, le grand succès du jour.

MARION, *prenant le livre.*

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre?

Venir à Blois filer l'amour avec un rustre!

MARION, *appelant dame Rose.*

Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.

SAVERNY, *saluant.*

Marion! Marion! Hélas! vous dérogez!

(*Il sort.*)

Scène II.

MARION, seule.

(Elle referme la porte par laquelle Saverny est sorti.)

Va, va donc! . . . Je tremblais que Didier . . .

(On entend sonner minuit.)

Minuit sonne.

(Après avoir compté les coups.)

Minuit! — Mais il devrait être arrivé. . .

(Elle va au balcon et regarde dans la rue.)

Personne!

(Elle revient s'asseoir avec humeur.)

Être en retard! — Déjà! —

(Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines. — Il fait un pas, s'arrête et regarde quelques instans Marion assise et les yeux baissés.)

Scène III.

MARION, DIDIER.

MARION, levant tout-à-coup les yeux (avec joie).

Ha!

(Avec reproche.)

Me laisser compter

L'heure en vous attendant!

DIDIER, gravement.

J'hésitais à monter.

MARION, piquée.

Ah! Monsieur!

DIDIER, sans y prendre garde.

Tout-à-l'heure, au pied de ces murailles,

J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles,

Oui, de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,

Avant que d'achever ce pas, je me suis dit:

„Là haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,

„Veille, sans tache encore, un ange de lumière,

„Un être chaste et doux, à qui sur les chemins

„Les passans, à genoux, devraient joindre les mains.

„Et moi, qui suis-je, hélas! qui rampe avec la foule?

„Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule?
 „Pourquoi cueillir ce lis? Pourquoi d'un souffle impur
 „De cette ame sereine aller ternir l'azur?
 „Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
 „Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
 „Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
 „Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour?”

MARION, *à part.*

Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
 Serait-ce un huguenot?

DIDIER.

Mais la douce magie
 De votre voix, venant jusqu'à moi dans la nuit,
 M'a tiré de mon doute et près de vous conduit.

MARION.

Quoi! vous m'avez ouï parler? l'étrange chose!

DIDIER.

Avec une autre voix. . .

MARION, *vivement.*

Celle de dame Rose.

N'est-ce pas qu'on dirait une voix d'homme? Elle a
 Le parler rude et fort. — Mais puisque vous voilà
 Je ne vous en veux plus. — Séyez-vous, je vous prie,
 (*Lui montrant une place près d'elle.*)

Ici.

DIDIER.

Non, à vos pieds.

(*Il s'assied sur un tabouret aux pieds de Marion, et la regarde quelques instans dans une contemplation muette.*)

— Écoutez-moi, Marie.

J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
 Mon père ni ma mère. On me déposa nu,
 Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
 Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'ame,
 Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
 M'éleva, puis mourut, me laissant tout son bien,
 Neuf cent livres de rente, à-peu-près, dont j'existe.
 Seul à vingt ans, la vie était amère et triste,
 Je voyageai. Je vis les hommes; et j'en pris
 En haine quelques-uns, et le reste en mépris;
 Car je ne vis qu'orgueil, que misère, et que peine
 Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
 Si bien que me voici, jeune encore, et pourtant
 Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant;

Ne me heurtant à rien où je ne me déchire;
 Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire,
 Or je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
 Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.
 Je ne vous connais pas. Au détour d'une rue,
 C'est à Paris qu'un soir vous m'êtes apparue.
 Puis, je vous ai parfois rencontrée, et toujours
 J'ai trouvé doux vos yeux et tendres vos discours.
 J'ai craint de vous aimer, j'ai fui . . . — Hasard étrange!
 Je vous retrouve ici, partout, comme mon ange!
 Enfin, troublé d'amour, flottant, irrésolu,
 J'ai voulu vous parler, vous avez bien voulu.
 Maintenant, disposez de mon coeur, de ma vie.
 A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie?
 Quel est l'homme ou l'objet qui vous est importun?
 Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
 Qui meure pour cela? qui meure sans rien dire
 Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire?
 Vous le faut-il? parlez, ordonnez, me voici.

MARION, *souriant*.

Vous êtes singulier, mais je vous aime ainsi.

DIDIER.

Vous m'aimez! prenez garde, une telle parole,
 Hélas, ne se dit pas d'une façon frivole.
 Vous m'aimez! Savez-vous ce que c'est que l'amour?
 Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
 Qui, long-temps étouffé, s'allume, et dont la flamme
 S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
 Qui seul au fond du coeur, où nous les entassions,
 Brûle les vains débris des autres passions!
 Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
 Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne!
 — Dites, est-ce l'amour dont vous parliez?

MARION, *émue*.

Vraiment . . .

DIDIER.

Oh! vous ne savez pas, je vous aime ardemment!
 Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
 Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
 Dès lors, tout a changé. Vous brillez à mes yeux
 Comme un être inconnu, de l'espèce des cieux.
 Cette vie, où long-temps gémit mon coeur rebelle,
 Je la vois sous un jour qui la rend presque belle;

Car, jusqu'à vous, hélas! seul, errant, opprimé,
J'ai lutté, j'ai souffert . . . Je n'avais point aimé!

MARION.

Pauvre Didier!

DIDIER.

Marie! . . .

MARION.

Eh bien oui, je vous aime.

Oui, je vous aime! . . . autant que vous m'aimez vous-même.
Plus peut-être! . . . C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, tombant à genoux.

Oh! ne me trompez pas!

A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie . . . — Oh! si vous me trompiez!

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve.

MARION.

Parlez. Quoi?

DIDIER.

Vous êtes sans doute

Libre?

MARION, avec embarras.

Oui . . .

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui;

Épousez-moi!

MARION, à part.

Pourquoi suis-je indigne de lui?

DIDIER.

Hé bien?

MARION.

Mais . . .

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu.

(Il fait un pas pour sortir, Marion le retient.)

MARION.

Didier! Didier! que dites-vous?

Elle fond en larmes.

DIDIER, revenant.

Pardon!

(S'approchant d'elle.)

Mais pourquoi balancer? — Comprends-tu bien, Marie?

Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,

Un ciel! . . . Vivre ignorés dans un lien de ton choix,

Y cacher un bonheur à faire envie aux rois! . . .

MARION.

Ah! ce serait le ciel!

DIDIER.

En veux-tu?

MARION, à part.

Malheureuse!

(Haut.)

Je ne puis. Jamais!

(Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.)

DIDIER, glacial.

L'offre était peu généreuse

De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,

Allons!

MARION, à part.

Ah! maudit soit le jour où je lui plus!

(Haut.)

Didier! je vous dirai . . . vous me déchirez l'âme . . .

Je vous expliquerai . . .

DIDIER, froidement.

Que lisiez-vous, Madame,

Quand je suis arrivé?

(Il prend le livre sur la table et lit:)

La Guirlande d'amour,

A Marion de Lorme.

(Amèrement.)

Oui, la beauté du jour!

(Jetant le livre à terre avec violence.)

Ah! vile créature, impure entre les femmes!

MARION, tremblante.

Monsieur . . .

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes?

Comment sont-ils ici?

MARION, *faiblement et baissant les yeux.*

Le hasard . . .

DIDIER,

Savez-vous,
Vous dont l'oeil est si pur, dont le front est si doux,
Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme?
Une femme, de corps belle, et de coeur difforme!
Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,
Son amour qui fait honte et fait horreur!

MARION, *la tête dans ses mains.*

Grand dieu!

(Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors et des cris:
Au meurtre!

DIDIER, *étonné.*

Mais quel bruit dans la place voisine?

(Les cris continuent.)

A l'aide! au meurtre!

DIDIER, *regardant au balcon.*

C'est quelqu'un qu'on assassine . . .

(Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon. Marion se lève, court à lui et cherche à le retenir par son manteau.)

MARION.

Didier! si vous m'aimez . . . — ils vous tueront! — restez!

DIDIER, *sautant dans la rue.*

Mais c'est lui qu'ils tueront, le pauvre homme!

(Dehors, aux combattans:)

Arrêtez!

— Tenez ferme, monsieur!

(Cliquetis d'épées.)

Poussez! — tiens, misérable!

(Bruit d'épées, de voix et de pas.)

MARION, *au balcon, avec terreur.*

O ciel! Six contre deux!

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable!

(Le cliquetis d'armes décroît peu-à-peu, puis cesse tout-à-fait. Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître Didier qui escalade le balcon.)

DIDIER, *encore en dehors du balcon, et tourné vers la rue.*

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, *du dehors.*

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,
Sans vous remercier, s'il vous plaît.

DIDIER, avec humeur.

Passez vite!

De vos remerciemens, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY.

Je vous remerciai!

(Il escalade le balcon.)

DIDIER.

Hé! sans monter ici,

Ne pouvez-vous d'en-bas me dire, grand merci?

Scène IV.

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, sautant dans la chambre, l'épée à la main.

Pardieu, la tyrannie est étrange, et trop forte

De me sauver la vie et me mettre à la porte!

— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre! — Non,

Il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom

Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme

Sans lui dire: Marquis . . . — le nom dont on vous nomme,

Monsieur?

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi?

DIDIER.

Didier de rien.

Ça, l'on vous tue, et moi, je vous secours. C'est bien;

Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons! — Par ces traîtres,

Que ne me laissiez-vous tuer sous vos fenêtres!

J'eusse aimé mieux cela, car sans vous, sur ma foi,

J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi!

Mort! six larges poignards contre une mince épée! . . .

(Apercevant Marion qui jusque-là a cherché à l'éviter.)

Mais vous aviez ici l'ame bien occupée:

Je comprends! je dérange un entretien fort doux;

Pardon.

(A part.)

Voyons pourtant la dame.

(Il s'approche de Marion tremblante et la reconnaît. — Bas.)

Quoi! c'est vous!

C'est donc lui!

(Montrant Didier.)

MARION, *bas*.

Ah! Monsieur, vous me perdez!

SAVERNY, *saluant*.

Madame. . .

MARION, *bas*.

C'est la première fois que j'aime.

DIDIER, *à part*.

Sur mon ame,

Cet homme la regarde avec des yeux hardis!

(Il renverse la lampe d'un coup de poing.)

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe?

DIDIER.

Je dis

Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions ensemble.

SAVERNY.

Soit; je vous suis.

(A Marion, qu'il salue profondément.)

Adieu, Madame.

DIDIER, *à part*.

A quoi ressemble

Ce muguet?

(A Saverny.)

Venez donc!

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais

Je vous dois d'être en vie, et s'il vous faut jamais

Dévoûment, zèle, ardeur, amitié fraternelle. . . —

Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon!

(A part.)

La voir par un fat examinée ainsi!

(Ils sortent par le balcon, on entend la voix de Didier dehors.)

Votre route est par là. — La mienne est par ici.

Scène V.

MARION, DAME ROSE.

(Marion reste un moment rêveuse, puis appelle.)

MARION.

Dame Rose!

(*Dame Rose paraît. Lui montrant la fenêtre.*)

Fermez.

DAME ROSE.

(*La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essuyant une larme. —*

A part.)

On dirait qu'elle pleure.

(*Haut.*)

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Oui, c'est votre heure,

A vous autres.

(*Défaissant ses cheveux.*)

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, la déshabillant.

Eh bien,

Madame, le monsieur de ce soir est-il bien ?

— Riche ?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant ?

MARION.

Non.

(*Se tournant vers Rose.*)

Rose, il ne m'a pas même

Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites vous ?

MARION, *pensive.*

Je l'aime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

LA RENCONTRE.

PERSONNAGES :

MARION DE LORME.

DIDIER.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

L'ANGELY.

LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.

LE VICOMTE DE BONCHAVANNES.

LE COMTE DE GASSÉ.

LE CHEVALIER DE ROCHEBARON.

LE CHEVALIER DE MONTPESAT.

LE COMTE DE VILLAC.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

LE CRIEUR PUBLIC.

Blois.

(La porte d'un cabaret. Une place. On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.)

Scène I.

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. *Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent.*

Gassé! — BRICHANTEAU, se levant, à Gassé qui entre.

(Ils se serrent la main.)

Marion de Lorme. Rép. No. 82.